

gasins. Au lieu de cela, je suis ici parce que j'ai des dettes. On m'a pris ma liberté en nantissement de l'argent que je devais, et on espère que, dans cette prison, je trouverai ce que j'ai vainement cherché dans toutes les joies et dans tout le luxe de la vie, et qu'ici je réaliserai le chef-d'œuvre que je vois en moi et que je n'ai pu encore poser sur aucune toile: la figure de l'ange.

Qu'on ne s'y trompe pas, je ne ferai que cela dans ma vie.

Alors, ajouta-t-il avec un sourire, ils sont encore plus fous que moi. Quelle pitié!

D'où me viendra ici, ajouta-t-il en regardant autour de lui, la joie nécessaire? Par où entrera la lumière? où se posera le pied lumineux de celui que je porte en moi? où donc ses ailes transparentes et parfumées se déploieront-elles? Le triomphant éclat de ses yeux se brisera donc sur ces murs nus et dégradés?

Ils sont fous; je mourrai ici dans l'intimité de mon rêve.

Quelle douleur!

—Monsieur, dit le geôlier, en entrant, voici votre soupe.

Allons, dit-il en regardant la toile vide sur le chevalet, encore un jour, et vous n'avez rien fait. C'est pourtant drôle; vous n'auriez qu'à faire là-dessus une figure, et vous sortiriez d'ici, où vous n'êtes pas comme un roi, ajouta l'homme avec un affreux sourire, et vous ne la faites pas. Vous aimez pourtant bien le soleil et la liberté. Vous regardez quelquefois par cette fenêtre avec des yeux qui font pitié à ma femme. Mais quoi, ajouta-t-il avec un mouvement d'épaule, la paresse, c'est plus fort que tout. Moi, ce n'est pas cela, je fais mon ouvrage, voyez-vous.

—Oui, dit le prisonnier en le regardant sortir, tu fais ton ouvrage toi, qui est de me tenir enfermé, et moi je ne fais pas le mien, qui serait peut-être de te délivrer; car peut-être que tu as une âme, toi!...

Et cet homme se jeta sur son grabat et se mit à sangloter.

—Allons, bon! dit le geôlier qui écoutait à la porte, le voilà qui pleure, à présent. Il est fou, cet homme!

—o—

Un soir, il y avait un grand dîner chez M. Marialin, et on se trouvait, après le repas, réuni au salon.

—Voyons, dit une des jeunes filles présentes, Marguerite va nous jouer quelque chose... la *Marguerite*, de Schubert; c'est ce qu'elle joue le mieux.

—Non, non! dit une autre, elle jouera quand nous aurons dansé, pendant que nous nous reposerons, ce sera bien mieux; puis, comme cela, il n'y aura pas de temps de perdu.

—Excepté, dit une troisième à voix basse, le

temps qu'elle mettra à faire des gestes et des embarras, comme si on avait besoin de faire tant de façons pour jouer du piano; pourvu qu'on pose les doigts, c'est tout ce qu'il faut; il n'y a pas besoin de lever la main si haut, ni de se pencher comme elle fait; c'est ridicule.

—Non, disait Marguerite en elle-même, non, je ne jouerai pas. Pour qui jouerais-je, ici?

Ce soir-là, c'était un des plus beaux soirs d'été qui se fut jamais vu, et Marguerite quitta le salon pour monter dans sa chambre; là, près de sa fenêtre ouverte, à l'air frais et léger du soir, à la clarté de la lune et des étoiles, elle se prit à oublier ses invités qui l'attendaient en bas; elle oublia qu'on murmurait de son absence, qu'elle était inconvenante, impolie, et que l'épithète de rêveuse, dont la gratifiaient ses amies en forme d'injure, ne suffirait plus; elle oublia tout ce qui n'était rien.

Sur la façade obscure et noire de la prison qui lui faisait face, Marguerite regardait sans la voir une fenêtre, une seule faiblement éclairée.

Tout à coup, une voix claire et vibrante se leva en elle et lui parla un accent jusqu'alors inconnu. Elle écouta ainsi longtemps dans le plus profond silence cette voix mystérieuse, puis tout à coup elle se leva, et s'approchant de son piano, elle posa sur les touches ses mains tremblantes.

Elle aurait pu entendre le bruit que firent ses amies en montant l'escalier.

—Ah! disaient-elles, voilà Marguerite qui joue la *Marguerite* de Schubert; jugez un peu ce que cela signifie de se sauver du salon pour venir jouer ici.

—C'est pour nous forcer à venir admirer sa chambre, disait une autre.

On chuchotait, on riait, mais, en approchant de la porte, les chuchotements et les rires se turent, un frisson singulier avait gagné tous ces gens, car le souffle ne passe pas impunément même sur les morts.

Marguerite n'avait rien entendu à côté; mais il lui avait semblé entendre, dans une autre direction, une voix qui lui répondait.

—Va, va, Marguerite, disait cette voix, parle encore; je vois la figure de l'ange: le voilà, c'est bien lui; il vole, il approche, ses ailes s'allument comme le ciel au milieu du jour; sa robe, éclatante comme le soleil, éblouit mon cœur; ses yeux sont mystérieux et flamboyants comme, le soir, le soleil dans la mer. Ciel éblouissant, allumez tous vos feux, voici celui que j'attendais: voilà la vie, voilà le jour. Rêve de toute ma vie, vous venez avec l'harmonie. Celui qui a écrit la musique que j'entends a fait tomber les murs de ma prison; ils s'écroulent, je m'envole, et je laisse en bas la mesure abandonnée où j'ai été prisonnier et où j'ai souffert. Voici le jour, voici la joie; il n'y a plus de geôlier!

—Mesdemoiselles, dit Mme Marialin, je suis entrée, mais Marguerite est endormie; elle est si délicate que je n'ai pas voulu la réveiller.